

mieux comprise que pût rêver un esprit diabolique tel que celui du comte.

Le grand-duché de Posen compte une infinité de lacs grands et petits, puisqu'ils s'élèvent au nombre de cinq cent vingt-cinq dont cent sept grands et quatre cent dix-huit petits.

L'un des plus considérables est certainement celui de Retzow, qui forme comme une sorte de mer intérieure.

Au centre du lac, une île spacieuse sur laquelle est bâtie une sorte de château restauré par les soins du comte Kilian de Malthen, accompagné d'un parc touffu, le tout entouré de murs surélevés.

Un pont de bateaux avait été occasionnellement construit pour faire passer de nuit la *Cuge de cuir* sur le lac et l'introduire dans la propriété si bien close.

La translation s'était opérée par une nuit très noire.

Si l'on ajoute que le comte avait eu à bord de l'*Erêbe* pendant plusieurs années, comme cuisinier, un Persan, condamné dans son pays, on ne savait pour quel méfait, à avoir la langue arrachée et qui, naturellement, était muet comme une carpe, on sera bien forcé de reconnaître que la malheureuse Fabienne se trouvait enterrée toute vive en une sorte de vaste tombeau, où il ne pouvait venir à l'idée de personne au monde de venir la chercher.

Le Persan ne s'occupait que de ses casseroles, et sa cuisine terminée s'enivrait régulièrement tous les soirs.

Avant le jour, traversant le lac en barque, Mirko allait aux provisions qui lui étaient apportées par le fidèle Conrad lui-même.

Le secret confié à trois personnes devait donc être absolument gardé...

Maintenant revenons à Fabienne.

« Lorsque le malheur arrive, — a écrit Stendahl, — il n'y a qu'un moyen de lui casser la pointe, c'est de lui opposer le plus vif courage.

« L'âme jouit de sa force et le regarde au lieu de regarder le malheur et d'en sentir amèrement tous les détails. »

Fabienne avait-elle lu Stendahl ?

Nous n'oserions l'affirmer, toujours est-il qu'à l'école du malheur elle était devenue vaillante et forte, et bien décidée à ne point se laisser abattre.

On se souvient du violent moyen employé par elle pour connaître son ravisseur.

Maintenant, il était devant elle, et, le premier moment de stupeur et de colère passé, il la regardait de ses pervers yeux froids dont les regards implacables filtraient au travers de ses lourdes paupières.

— Vous ! vous ! répétait Fabienne, en proie à une pétrifiante surprise, bien que son esprit, en de nombreuses fois, se fût arrêté à lui. Vous !... c'était donc vous !...

— Oui ! c'est moi ! fit-il de sa voix blanche, sans trouble, sans vibration, car déjà remis de l'émotion, il acceptait la situation et désirait maintenant aller au devant d'une explication très nette. Oui ! C'est moi ! Après ?... Ne l'avez-vous donc pas deviné ?

— Jamais je ne vous aurais cru capable d'un tel crime.

— Oh ! des mots !... des mots ! comme dit Hamlet. Où est le crime ?... On vous croit morte... Personne au monde ne se doute que vous pouvez être enfermée vivante ici... Quel est donc le crime ? je vous le répète... Où est-il ?... Il y a crime lorsqu'il y a scandale, ainsi que disent les gens de votre monde.

— Mon monde ?

— Oui !... le vôtre, celui auquel j'ai dû appartenir, autrefois... Maintenant, je ne fais plus partie d'aucun... Je suis seul. Je suis moi, cela me suffit !

Et comme, toujours médusée, épouvantée par ce monstre, elle se tenait debout :

— Vous laisser ainsi une lampe à la main est parfaitement inutile... Entrons dans votre appartement et nous parlerons, puisque vous l'avez voulu !...

Poussée par une curiosité furieuse qui la prenait à la gorge, elle lui obéit.

Le comte, marchant droit au lit, d'une poussée violente en sortit la pauvre Zorka et la dressa sur son séant.

De sa poche il sortit un petit flacon minuscule et le lui fit respirer.

La Tzigane, à diverses reprises, tressauta, comme si elle avait été soumise à une suite de décharges électriques...

Puis ses paupières battirent aux champs, ses bras s'agitèrent, bruyamment elle respira.

Et elle poussa un cri d'effroi en reconnaissant le comte de Malthen.

— Tiens ! j'ai failli la tuer, murmura à mi-voix celui-ci.

Puis tout haut :

— Brute ! Idiote ! Tu t'es laissé surprendre ! Je t'avais cependant bien prévenue.

Zorka se prosternait aux genoux du comte :

— Pardon, maître !... Pardon ! Son Excellence m'a saisie par trahison.

— Cela est vrai ! fit Fabienne.

— Ecoute-moi bien, Zorka !... Encore un coup pareil, et je vous ramène, Mirko et toi, à Lampsak, d'où tu viens... Tu as compris ?... Maintenant, sors... va-t-en ! Tu reviendras quand on t'appellera.

Prenant alors un siège, il attendit pour l'occuper que Mlle Chaligny se fût assise elle-même.

— Ah ! dit-il, toujours du même calme impassible, où en étions-nous ?... Vous êtes surprise, je crois, de me trouver en face de vous... Je pensais que vous vous en doutiez, tout au moins, si vous n'en aviez pas encore l'absolue certitude.

— J'avais écarté cette pensée... Je ne voulais pas vous faire cette injure.

— Toujours des mots... Ce qui est passé est passé... Et il n'est pas en votre pouvoir de revenir en arrière... Je vous ai fait enlever parce que je voulais m'approprier votre personne et que cet acte était devenu chez moi une obsession, une idée fixe... Que si je n'avais pas réussi... je serais certainement devenu fou !

J'y ai mis du temps, de la patience, de l'argent... J'aurais décuplé, centuplé toutes ces forces, s'il l'eût fallu, pour atteindre mon but... Maintenant, c'est fait... Il n'y a plus à y revenir... J'ai bien pesé, combiné toutes les éventualités possibles... Et, on ne doit dire "Jamais," un homme intelligent, du moins. Non ! je ne crois pas qu'une puissance humaine puisse arriver à vous faire sortir d'ici... Quant aux puissances surnaturelles, infernales ou divines, je vous avouerai humblement que je n'y crois pas...

— Je le pense. Autrement vous n'auriez jamais osé vous rendre coupable du crime infâme que vous avez commis.

— C'est entendu... Mais enfin, vous ne vous servirez peut-être plus de ces paroles qui pour vous seule sont des injures, et ne sauraient m'atteindre, lorsque je vous aurai dit qu'elles me sont absolument indifférentes.

Vous pensez bien que je n'ai pas été sans réfléchir longuement à l'acte que j'accomplissais... Tout ce que vous pourrez bien me jeter à la face, cent fois, mille fois, je me le suis répété moi-même... Mon crime, puisque crime il y a, je veux bien, vous le voyez, pour un instant, employer votre mot, n'est point un crime passionnel... je n'en ferai profiter qu'une chose au monde, la science !

Et alors, s'animant, sa monomanie féroce reprenant le dessus :

— C'est parce que je vous ai découverte belle ! parfaite ! d'un sang d'une richesse introuvable ! d'une inouïe pureté ! que j'ai voulu vous prendre, pour faire de vous le sujet de mes expériences, de mes études !...

— Oh ! s'écria-t-elle avec un écrasant mépris, je connais, je me rappelle vos théories, vos regrets de ne pouvoir avoir en vos mains des êtres vivants ?

— Oui, répliqua-t-il, hochant la tête, je me laissai aller... Ce fut une faute... J'aurais dû demeurer complètement maître de moi, ne pas permettre à d'autres de voir, pour un instant, le fond de ma pensée... Mais à tout âge on commet des pas de clerc. C'est le seul, en toute cette affaire, que je puisse me reprocher. Mais je le crois réparé. Je l'espère du moins.

— Ainsi, dit-elle indignée, croisant les bras sur sa poitrine, vous comptez me garder éternellement prisonnière ?

— Oui, répliqua-t-il aussitôt, tant que je vivrai, du moins... Eternellement est un de vos mots vides de sens... Ensuite... Oh ! ensuite, je me soucie peu de ce qui se passera après moi... Si je mourais demain... vous seriez peut-être libre, Mirko et Zorka fileraient, emportant ce qu'ils pourraient... Vous ne me tuerez pas, et il sourit légèrement.

— Ah ! si je pouvais ! s'écria-t-elle, éclatant.

— Oui, mais vous ne le pouvez pas !... Et je jouis d'une excellente santé. Donc, concluez vous-même...

— Je conclus que je suis la plus misérable, la plus malheureuse des créatures, dit-elle, fondant en larmes.

Toujours avec cette glaciale froideur, il laissa passer ce déluge de larmes, puis :

— N'espérez pas m'attendrir, dit-il, j'ignore l'attendrissement et la sensibilité.

— Mais vous avez eu une mère ?

— Je ne l'ai jamais connue.

— Un père ?

— Je le trouvais assommant et ridicule et n'éprouvais aucune affection pour lui.

— Vous n'avez donc jamais aimé ?

— Jamais... Un épouvantable accident, qui cent fois devait me coûter la vie, a fait de moi un être déshérité, privé de toutes les joies qui font le bonheur des humains sur cette terre.

— Dites un monstre !...

— Eh ! mademoiselle, il n'y a d'intéressants sur terre que les monstres !... Tous les autres êtres patagent dans la banalité !

D'un mouvement nerveux Fabienne haussa les épaules, l'impudent cynisme de cet homme l'écœurant.

— Vous pensez bien, — dit-elle, — que je ne vais pas discuter vos théories.